

JESUS, APPRENDS-MOI A ME REFUGIER EN TOI

Quand nous sommes tentés de nous mettre en colère contre un proche à cause de sa conduite ou contre Dieu à cause d'une épreuve qui vient subitement bouleverser tous nos projets, le plus simple est de nous réfugier aussitôt sur le Cœur de Jésus et dans ses bras. Au lieu d'« entrer dans la tentation », de la ruminer ou d'essayer de la combattre par un raisonnement, **entrons immédiatement dans la forteresse de Jésus ou sous le manteau maternel de Marie** - boucliers où nous sommes à l'abri des flèches de l'ennemi.



C'est le conseil que nous donne saint Jean de la Croix, quand nous sommes en butte à des tentations violentes de luxure ou de colère ; mais nous pouvons utiliser cette tactique dès le surgissement de n'importe quelle tentation dans le champ de notre conscience. Une tactique à la portée de tout chrétien, puisqu'il sait que Jésus est toujours là, près de lui.

C'est la conscience de leur fragilité qui pousse les « petites âmes » à se blottir près de Jésus dès le surgissement d'une nouvelle tentation : n'étant pas des brebis solides, mais des agneaux fragiles, elles réclament humblement les bras de leur Pasteur. Et Lui, tout heureux de leur confiance, se précipite pour les porter dans ses bras. Au lieu de vous décourager au souvenir de vos fautes, disait saint François de Sales, rappelez-vous : « Le Seigneur conduit au repos les brebis, mais Il porte les agneaux sur son Cœur » (Is 40, 11).

C'était l'expérience qu'avait faite saint Paul lorsque, malgré sa prière insistante, le Seigneur lui avait laissé une écharde dans la chair. Il avait compris qu'en acceptant sa faiblesse, il permettait au Seigneur d'y déployer toute sa puissance. C'est pourquoi, concluait-il, « **j'irai jusqu'à me glorifier de mes faiblesses pour que repose sur moi le dynamisme (dunamis) du Christ** » (2 Co 12, 9).



Cette vérité est au cœur de « la petite voie » que Thérèse a reçu mission d'enseigner. Sa petitesse - une petitesse dont elle prend une conscience de plus en plus vive - ne doit pas l'empêcher d'aspirer à la sainteté. Le Seigneur a « un faible » pour les faibles, Il aime s'abaisser vers les petits, s'occuper des brebis les plus blessées de son troupeau : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à Moi » (Pr 9, 4).

I. LE COMBAT

Une fois que nous sommes dans la forteresse de Jésus, que nous avons remporté une première victoire - très importante - contre l'ennemi, le combat n'est pas terminé pour autant, car les raisons d'être jaloux, orgueilleux, inquiets ou rancuniers, sont toujours dans notre esprit. Pour qu'elles ne nous obsèdent plus, *il va falloir les contrer par des versets de l'Écriture* qui vont nous rappeler que nous avons bien tort de nous laisser impressionner par toutes ces raisons. **Ces versets bibliques vont nous servir de missiles** pour pulvériser les armes de l'ennemi et remporter sur lui une victoire définitive.

Mais ces versets ne porteront leur fruit que si nous prenons le temps de les *ruminer*. Pour digérer la touffe d'herbe qu'elles font revenir de leur panse, les vaches la mâchent une soixantaine de fois. Pussions-nous prendre le temps nous aussi de mâcher longuement la Parole de Dieu pour qu'elle porte en nous des fruits de joie ! **Une rumination accompagnée d'une humble supplication** : Merci, Seigneur, de me donner la grâce de croire à ces vérités. Ce que nous enseigne la parabole du semeur. Pour qu'une parole de Dieu produise du fruit, il faut la faire descendre dans la terre profonde de mon cœur, afin qu'elle s'y enracine. Sinon, les moineaux s'empressent de la picorer ; ou bien ses premières pousses sont rapidement étouffées par les ronces de mes passions et de mes soucis.

Quand je suis par exemple attristé par la banalité de ma vie, je m'oblige à repenser à ce que me dit saint Paul : "J'aurais beau parler les langues des hommes et des anges, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'airain qui résonne ou cymbale qui retentit (1 Co 13, 1). Et j'écoute le Seigneur m'assurer qu'Il a du plaisir à me regarder : "Comme la fiancée fait la joie de son fiancé, tu seras la joie de ton Dieu" (Is 62, 5).

Le soir où je vois mes ennuis se succéder à un rythme effrayant et que je suis tenté de dire au Seigneur "Trop, c'est trop !", je m'oblige à penser à ce que me dit l'Écriture "Dieu ne permet pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces" (1 Co 10, 13).

Quand je me sens seul, que personne n'est là pour me consoler, je m'oblige à me rappeler la promesse du Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui Et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 22).



Quand je suis très inquiet au sujet de mon avenir, lorsque j'attends avec impatience une nouvelle qui risque d'être mauvaise, je m'oblige à chanter : « Le Seigneur est mon berger : rien ne saurait manquer où Il me conduit. » (Ps 23). « Décharge ton fardeau sur le Seigneur, Il prendra soin de toi. » (Ps 55, 23)

C'est cela qu'on veut dire quand on parle de la **nécessité de faire passer les paroles de l'Évangile de la tête dans le cœur**. Il ne suffit pas que notre esprit les connaisse ; il faut que notre esprit les rumine au plus profond de lui-même. Cette descente ne se fait pas sans effort, car nous sommes régulièrement tentés d'arrêter la rumination de la Parole de Dieu pour repartir dans celle de nos soucis, de nos échecs, de nos rancunes ou de nos succès. D'où l'importance de la « garde du cœur », de la rumination régulière au fond de notre cœur de tous ces versets bibliques.

Mais il faut aussi **ne pas oublier de bien demeurer dans les bras de Jésus et sous le manteau de Marie**. Pour cela, nous pouvons nous servir d'une prière litanique toute simple et la répéter inlassablement comme un SOS lancé vers le Seigneur ou vers Marie :

« Seigneur Jésus-Christ, prends pitié de nous, pécheurs »
« Sainte Marie, mère de Dieu, prie pour nous, pauvres pécheurs ».

II. LA PAIX DANS LE COMBAT

Tout en continuant le combat contre nos tentations, **notre cœur profond reste en paix, alors que notre cœur (au sens affectif du mot) est encore ballotté par les vagues de la tempête.** Alors que notre affectivité reste agitée par toute une série de sentiments qui l'empêchent de connaître une joie euphorique, nous constatons que notre cœur profond reste en paix.



*Cette paix, nous dit saint Paul, est un fruit de l'Esprit Saint (Ga 5, 22), mais l'Esprit ne produit dans notre cœur ces fruits de paix, de joie et d'amour qu'en y faisant retentir les paroles du Christ, ces paroles qui nous servent de missiles dans le combat. **L'Esprit Saint est comme le souffleur** qui rappelle aux acteurs d'une pièce de théâtre les répliques qu'ils doivent donner sur la scène et qu'ils risquent d'oublier. Il enracine la Parole de Dieu dans notre cœur et nous la fait savourer. Il est comme le jardinier, aurait dit le Curé d'Ars, qui arrose les plantes pour qu'elles produisent de beaux fruits.*

L'action de l'Esprit Saint ne supprime donc pas le rôle essentiel joué par la Parole de Dieu dans la paix promise par le Christ. C'est pourquoi *l'invocation de l'Esprit-Saint n'a jamais remplacé chez les saints la méditation incessante de l'Écriture et la lecture d'auteurs spirituels.* Si les saints font preuve d'une paix merveilleuse en toutes circonstances, c'est qu'ils ont reçu la grâce de croire de tout leur cœur à tous les aspects de la Bonne Nouvelle et qu'ils prennent le temps de la ruminer.

Il est d'ailleurs remarquable que les deux béatitudes qu'on trouve au début et à la fin des évangiles proclament ce lien fondamental entre la joie et la foi : "**Heureuse, toi qui as cru**", affirme Elisabeth, en saluant Marie qui vient la visiter » (Lc 1, 45). Et Jésus dit à Thomas huit jours après Pâques, lorsque son apôtre jouit du privilège de pouvoir toucher lui-même les plaies de sa Passion : "**Heureux ceux qui croiront sans avoir vu**" (Jn 20, 29) - ce qui ne veut pas dire que le Seigneur ne nous donne aucun signe de sa présence, mais que bien des signes ne se produisent pas sous nos yeux.

Oui, la joie chrétienne, celle que saint Paul nous fait un devoir de vivre toujours (Ph 4, 4), la joie dans les profondeurs du cœur, dépend de notre foi.



Mais la foi n'agit pas comme une baguette magique qui pulvériserait en un instant toutes nos tentations. La mauvaise nouvelle que nous venons de recevoir nous obsède toujours autant, le reproche qu'on vient de nous faire nous paraît toujours aussi injuste ; mais nous poursuivons ce combat en compagnie de Jésus présent dans notre cœur, et qui nous rappelle les raisons que nous avons de rester en paix. Cette paix, c'est d'ailleurs la sienne, puisqu'Il nous fait participer à sa joie de Ressuscité.

On ne dira donc jamais assez que la foi n'est pas un opium qui anesthésierait nos souffrances ; elle n'est pas non plus une drogue qui doperait notre courage. Le chrétien reste aussi lucide que l'incroyant sur le caractère effroyable de certaines épreuves et il ne se sent pas plus courageux que lui. Mais il puise dans le trésor de sa foi des raisons de rester joyeux "quand même" et de pouvoir dire avec Thérèse : « Tout est grâce ! »



Une joie compatible avec la tristesse, laquelle, n'est pas forcément un péché, puisque Jésus lui-même l'a connue à Gethsémani : « Mon âme est triste à en mourir », dit-Il cette nuit-là. C'est pourquoi, les textes liturgiques demandent au diacre de renvoyer l'assemblée en lui souhaitant de s'en aller "dans la paix du Christ", et non pas "dans la joie du Christ", car en français le mot "joie" connote une euphorie qui n'est pas toujours possible. Quand l'Écriture ne cesse de nous inviter à la joie, il s'agit de cette paix profonde que les saints vivent au fond de leur cœur. Ils ont tous expérimenté cette coexistence possible entre une très grande tristesse au niveau de leur affectivité et une très grande paix au niveau de leur cœur profond.

Lorsque la petite Thérèse souffre de savoir que son père vient d'être enfermé le 12 février 1889 dans un asile, elle reste en paix. Pourquoi ? Ayant beaucoup médité le mystère de la Sainte Face qu'elle a inscrit dans son nom un mois plus tôt " Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face ", elle pense que le visage défiguré de son cher papa ressemble à Celui qu'a eu le Fils de Dieu lui-même durant sa Passion : c'est donc finalement un privilège ! L'audace et la logique de la foi ! Aussi peut-elle écrire à sa sœur Céline le 4 avril 1889 : « Souffrons en paix !... J'avoue que ce mot de paix me semblait un peu fort mais, l'autre jour, en y réfléchissant, j'ai trouvé le secret de souffrir en paix. Qui dit "paix" ne dit pas "joie" ou du moins joie sentie... Pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que Jésus veut ». Réflexion semblable trois semaines plus tard : « Souffrons avec amertume, sans courage !... Jésus a souffert avec tristesse ! Sans tristesse, est-ce que l'âme souffrirait ? Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline ! Quelle illusion ! »

Marcel Van, disciple de Thérèse, sera fidèle lui aussi toute sa vie à la grâce de lumière qu'il avait reçue à l'âge de douze ans, en la nuit de Noël 1940 : n'avoir plus peur de la souffrance, vivre ses souffrances avec joie, offrir sans cesse son sourire à Jésus pour sa joie. Sa correspondance avec le Père Boucher, ne cesse de revenir sur cette résolution : « Je suis triste, mais j'accepte cette tristesse avec joie." - "Priez pour que je sache changer la tristesse en joie".



(Correspondances, Saint- Paul/ Les Amis de Van, 2006, p. 256 et 253)



Les visages gothiques expriment bien notre conviction de sauver le monde en offrant à Dieu les « sourires » de notre cœur, lorsque nous souffrons. Ce **sont des visages ridés, mais la paix qui les transfigure** manifeste leur espérance : leurs souffrances ne sont pas inutiles